

Paru in : Postface à
Souffrance et dignité humaine, pour une médecine de la personne,
de Mikaël Schattner, 1995, pp. 275-283

POSTFACE

Regard de théologie chrétienne sur la souffrance

par Marie-Dominique Philippe

Le sujet de ce livre, *Souffrance et dignité humaine*, me paraît être au cœur de tous les grands problèmes d'aujourd'hui, aussi bien pour le croyant que pour tout homme qui cherche à comprendre le sens de sa vie. La mort et la souffrance ont d'ailleurs toujours été, pour le philosophe qui réfléchit sur le sens de la vie humaine, comme un point d'interrogation, et demeurent pour l'intelligence humaine une énigme et même une absurdité et un scandale. Ce livre a voulu regarder bien en face ce problème, et plus particulièrement pour le médecin qui se préoccupe de l'homme dans ses souffrances, sa maladie et son acheminement vers la mort. Le corps humain subit des transformations telles qu'il en arrive à changer radicalement d'état lorsque l'homme meurt, et la personne à laquelle le médecin a prodigué ses soins, qu'il a cherché à soulager, à sauver, à aider, lui échappe alors complètement : elle n'est plus de ce monde et l'homme-médecin se trouve devant une brisure irréparable. Il ne peut s'y habituer. Nul n'a d'ailleurs l'expérience de la mort, si ce n'est une expérience médiatisée à travers amis, parents et proches qui nous ont quittés. Si l'on pouvait faire l'expérience de la mort et revenir en vie, l'angoisse disparaîtrait. C'est cette mort, présente d'une certaine manière dans notre corps, qui est source d'angoisse. Et la souffrance rend la mort de plus en plus proche de nous, elle nous donne comme un pressentiment que quelque chose d'irréparable nous guette.

Affronter ce sujet de cette manière est, je crois, signe d'une grande générosité et aussi de beaucoup de courage de la part de l'auteur ; c'est pour cela que j'ai accepté, en tant que religieux et prêtre, de mettre une dernière note, celle du théologien. En effet, pour comprendre les réactions de l'homme d'aujourd'hui face à la souffrance et à la mort, pour apporter à celui qui souffre une aide plus personnalisée, il nous faut regarder aussi le problème de la condition humaine dans la lumière, très spécifi-

que, d'une éthique chrétienne. Car nous vivons dans une civilisation dont le berceau et l'arrière-plan culturel est incontestablement le christianisme, bien qu'elle s'en soit actuellement très largement affranchie pour se mettre en quête de nouveaux repères. Demeurent cependant à la fois des nostalgies, des à priori et des rejets quant à ce patrimoine chrétien, ainsi qu'un attrait plus ou moins confus mais grandissant vers le spirituel, dont il est souhaitable que tous ceux qui sont confrontés à la souffrance humaine sachent discerner l'origine et l'enjeu.

Cette question de la souffrance et de la mort par rapport à la dignité de la personne humaine est sûrement, pour l'éthique chrétienne - c'est-à-dire la réflexion philosophique et théologique sur le mystère de la vie chrétienne -, le sujet le plus fondamental. Nous ne l'aborderons ici que dans un regard théologique, et donc de foi, c'est-à-dire dans l'adhésion de l'intelligence - au-delà de ce qu'elle en comprend - à la sagesse nouvelle révélée par le Christ¹.

En effet, le chrétien ne regarde pas la mort et la souffrance de la même manière que l'homme-médecin et le philosophe. Il assume le regard du médecin, il respecte et encourage ses recherches pour soulager celui qui souffre. Il respecte aussi le regard du philosophe, tout spécialement lorsqu'en éthique religieuse celui-ci considère le problème de la souffrance et de la mort dans la lumière du Créateur. Il assume toute cette recherche en la dépassant, mais sans la relativiser. C'est le propre de la sagesse chrétienne de ne pas relativiser la science, l'art du médecin, la recherche du philosophe qui veut connaître l'homme ; mais la lumière de foi donne au chrétien le privilège - qui est aussi une responsabilité nouvelle - de pouvoir s'élever plus loin dans son regard de croyant et d'homme. Grâce à la révélation du mystère du Christ il peut mieux saisir pourquoi l'homme est sur cette terre, quel est le regard de la sagesse de Dieu sur l'homme. C'est dans cette perspective que j'aborde ce problème, encore une fois non pas pour relativiser tout ce qui a été dit dans ce livre, mais pour aller jusqu'au bout du regard du croyant sur l'homme dans son drame, dans sa complexité, en même temps que dans son unité et sa dignité personnelle. Car pour le chrétien, la seule explication que l'on puisse donner du mal - et la souffrance et la mort sont un mal -, c'est le mystère du Christ crucifié et glorifié.

1. Il serait très intéressant de développer aussi un regard d'éthique chrétienne philosophique, c'est-à-dire de chercher à discerner dans la vie chrétienne - du Christ et de ceux qui la vivent avec une certaine plénitude - ce qu'elle comporte de spécifique. C'est précisément face aux situations critiques de la vie humaine que se distingue, pour l'intelligence philosophique, le comportement de celui qui choisit de vivre par et pour le Christ. Dans ce regard nous ne voyons cependant qu'à contre-jour ce que le chrétien vit dans la lumière obscure de la foi. Mais parce que cette recherche philosophique présupposerait tout un développement d'éthique religieuse qui n'était pas le propos de ce livre et que nous ne pouvons qu'évoquer, et parce qu'elle n'apporterait pas l'éclairage pratique que nous voulons donner ici, nous ne l'envisagerons pas dans le cadre de cette postface. Ce n'est, en effet, que dans un regard théologique que l'intelligibilité de la vie chrétienne est plénière.

POSTFACE

L'homme est donc, pour le chrétien comme pour le philosophe, chef-d'œuvre de la création, de tout ce monde physique dont, par son corps, il fait partie. Tout ce monde physique est pour l'homme, et l'homme dépasse cet univers matériel, ce monde de corruptibilité ; il le dépasse par son âme spirituelle, et bien plus encore lorsque celle-ci reçoit la lumière de foi qui lui est donnée par le Christ. Elle lui permet de mieux saisir que l'œuvre de la création, telle que Dieu l'a réalisée, est vraiment une œuvre d'amour et de sagesse. Tout notre univers a été pensé par quelqu'un d'intelligent, et la marque de son intelligence est présente à travers le monde physique, ainsi que dans le monde des vivants et surtout dans l'âme humaine. Créé « à l'image de Dieu et à sa ressemblance¹ », l'homme porte en lui quelque chose de divin et peut ainsi comprendre que Dieu n'a pas voulu réaliser ce monde physique comme un chef-d'œuvre parfait². Le seul chef-d'œuvre de Dieu, c'est l'homme et la femme ; et l'univers leur a été donné comme le milieu dans lequel ils pouvaient s'épanouir. Dieu aurait pu réaliser un monde bien plus parfait ; il ne l'a pas fait plus parfait pour laisser à l'homme le soin de le compléter. Telle est la délicatesse de Dieu notre Père qui ne veut pas que l'homme soit simplement un achèvement, mais qu'il soit d'emblée un ami qui coopère en transformant cet univers par son travail pour le rendre plus habitable, plus humain et en même temps le restituer, au plus intime de son âme religieuse, à Dieu comme à sa source et sa fin. Toutes les galaxies, le soleil et la lune sont là pour proclamer la gloire de Dieu. Et ils la proclament par l'homme qui seul est capable de comprendre que tout, dans cet univers physique, provient de la sagesse de Dieu. Ainsi, l'homme est le médiateur entre ce monde physique et Dieu-Esprit, Dieu Créateur. Dans cette vision de sagesse, il saisit que le Créateur est un Père qui, dans sa bonté, lui communique quelque chose de sa propre vie, de sa lumière et de son amour. Jailli des mains de Dieu comme la seule créature qu'Il ait voulue pour elle-même, l'homme est donc pleinement bon³, lumineux, et connaît une harmonie parfaite entre son âme et son corps.

Cette harmonie n'a cependant pas duré. La révélation judéo-chrétienne relate l'épreuve originelle et le péché d'orgueil, cette exaltation de l'intelligence de l'homme et de la femme qui ont voulu dominer toutes choses, s'ériger en maîtres absolus en refusant la dépendance aimante à l'égard de Dieu dans laquelle ils ont été créés. Cette tentation d'orgueil est exprimée d'une façon très forte dans l'Écriture : « Vous serez comme des dieux qui connaissent le bien et le mal⁴. » En voulant discerner eux-mêmes, par leur propre intelligence, ce qui est bon et ce qui est mauvais, non plus objectivement en référence à la sagesse de Dieu, mais en référence à leur

1. Gn 1, 26.

2. Voir Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, 1^a q. 26, a. 6.

3. Voir Gn 1, 31.

4. Gn 3, 5.

seul jugement, l'homme et la femme se sont détournés de lui. Dès lors, parce qu'il a brisé le lien de communion avec son Créateur et Père, l'être humain se replie aussi sur lui-même dans son orgueil, et la conséquence de cette faute spirituelle a eu des répercussions sur toute sa vie humaine et ses liens avec ses semblables : le voilà « chassé du paradis terrestre¹ ». Ainsi est exprimé symboliquement - mais dans un symbolisme divin - qu'en perdant l'amitié divine, l'homme sera laissé aux limites terribles de sa nature, et que l'anarchie qui a pénétré son âme, ses passions et son psychisme, l'atteindra jusque dans son corps, dans sa vie biologique : il connaîtra la corruptibilité, la maladie, l'angoisse, la souffrance.

Pour le chrétien, la mort est une conséquence du péché et une peine, elle n'est pas normale. Dans la sagesse de Dieu, l'homme n'aurait pas dû mourir : « Dieu n'a pas fait la mort, il ne se réjouit pas de la perte des vivants. (...) Il a créé l'homme incorruptible », est-il précisé dans l'Écriture². Il est le Dieu de la vie, de la lumière et de l'amour. Et, dans son amour, Dieu voulait que l'homme connaisse un temps d'épreuve sur la terre en demeurant de plus en plus fidèle. En raison de cette infidélité originelle, tous les hommes sont marqués par ce déséquilibre, cette propension à s'exalter, à entrer en rivalité les uns avec les autres, et sont condamnés à la mort³.

Mais Dieu n'a pas voulu laisser l'homme dans cette misère. Le sachant incapable, par lui-même, de réparer la faute, le Christ vient à son secours en assumant sa nature pour porter, dans sa propre personne de Fils bien-aimé du Père, toutes les conséquences du péché et, par là, sauver l'homme de la mort spirituelle dont la mort physique est le signe. S'il est venu tout reprendre, ce n'est cependant pas pour remettre l'homme dans l'harmonie première, dans ce paradis terrestre qu'il lui avait donné, mais, en se servant de cette brisure et de ses conséquences, pour lui communiquer un plus grand amour. L'homme ne perd donc pas sa vocation de fils de Dieu, il reçoit même, par le Christ, une vocation plus humaine, une vocation divine.

Cela se manifeste très clairement par la manière dont Dieu a voulu sauver l'homme. Il aurait pu tout pardonner et le délivrer de la mort en lui demandant simplement un acte d'humilité, en considérant que cela suffisait. De fait, il n'a pas voulu qu'il en soit ainsi : l'homme demeure mortel. Et parce que Dieu n'a rien laissé au hasard, il nous faut chercher à découvrir pourquoi il a laissé l'homme dans une telle situation. Or, pour le chrétien, la vie et la mort de l'homme ne se comprennent vraiment que dans la lumière de celles du Christ. Il y a donc lieu de se demander pourquoi le Christ-Dieu a dû passer par la souffrance et la mort, alors que,

1. Voir Gn 4, 11.

2. Sg 1, 13 et 2, 23.

3. Saint Paul précise que « par un seul homme le péché est entré dans le monde et par le péché la mort, et ainsi la mort a atteint tous les hommes » (Rm 5, 12).

POSTFACE

par le mystère même de l'Incarnation, un seul de ses actes de soumission aimante à sa mère ou d'adoration à l'égard de son Père aurait suffi à sauver tous les hommes. Lui-même insiste, en effet, sur le caractère de nécessité de sa propre mort : « Ne fallait-il pas que le Messie souffrît tout cela pour entrer dans sa gloire ? » demande-t-il aux disciples d'Emmaüs¹. Pourvu de la toute-puissance de son Père - « tout pouvoir m'a été donné » dit-il² -, il aurait pu accomplir, sans connaître la souffrance et la mort, la mission de salut des hommes pour laquelle il se dit « envoyé ». Il faut donc affirmer que s'il était nécessaire qu'il connaisse cette vulnérabilité, si c'est même « pour cette heure » - désignant par là l'heure de sa mort - qu'il est venu³, il ne peut s'agir là que d'une nécessité d'amour totalement libre et gratuit.

Ainsi, le Christ a voulu sauver les hommes en allant le plus loin possible dans la manifestation de l'amour, en assumant dans sa personne toutes les conséquences du péché : la mort a donc pénétré dans le mystère de Dieu. C'est peut-être cela qu'il y a de plus extraordinaire dans la révélation chrétienne : que la souffrance et la mort aient pénétré, par le Christ et en lui, dans le mystère même du Fils bien-aimé du Père, dans le mystère même de Dieu, pour que la mort prenne une nouvelle signification, qu'elle soit désormais vaincue par l'amour. Parce qu'elle a été portée et dépassée par l'amour dans le cœur de Jésus, par un amour divin, la mort est désormais relativisée. Pour l'homme, elle demeure une limite absolue ; elle est même le seul absolu dans l'ordre sensible. Et c'est en raison même de son caractère sensible et de sa valeur d'absolu, de terme, que la mort peut être utilisée par la sagesse de Dieu, comme le signe le plus capable de manifester la grandeur unique de son amour. Car seul un amour substantiel, et donc divin, peut être victorieux de la brisure substantielle qu'est la mort. L'amour humain, parce qu'il demeure toujours inadéquat à notre être, parce qu'il demeure intentionnel, cet amour, si fort soit-il, n'empêchera pas de mourir celui que nous aimons. Il rend capable d'assumer beaucoup de souffrances - celles-ci n'étant jamais substantielles - mais non au-delà d'un certain seuil. Or non seulement ce seuil n'existe plus pour celui qui vit de cette filiation d'amour du Christ à l'égard de son Père - et qu'il livre aux hommes - mais la mort elle-même change de sens : elle devient, pour le chrétien, non plus uniquement l'occasion de l'abandon au Père mais son lieu privilégié.

Il est certain que le Christ aurait pu nous sauver autrement. Mais il a choisi cette manière si extraordinaire, pleine de miséricorde et de sagesse : prendre la place de l'homme souffrant, condamné à mort. Car il a voulu se présenter devant son Père comme le seul responsable du péché de l'humanité, en prenant à son compte toutes ses conséquences, et mou-

1. Lc 24, 26.

2. Mc 28, 18.

3. Jn 12, 27.

SOUFFRANCE ET DIGNITÉ

rir de la mort la plus radicale, qui récapitule toutes les morts, de la mort violente de la croix, avec toutes les souffrances, tous les rejets, toutes les tristesses de celui qui visiblement, politiquement, humainement, est banni de son peuple et de sa cité, la cité sainte, de sa religion, et qui est considéré comme ayant totalement échoué. De l'intérieur, dans l'amour, Jésus accepte tout cela pour donner à toutes les conséquences du péché - la souffrance, la tristesse, la mort - une nouvelle signification. Toutes les misères des hommes de tous les temps trouvent dès lors dans le cœur de Jésus leur lieu propre ; aucune n'a été oubliée et toutes ont été portées dans l'amour.

Autrement dit, si Dieu choisit ce mystère de la Croix, c'est pour nous révéler une nouvelle sagesse, et aussi pour nous montrer la gravité de l'orgueil, c'est-à-dire de l'intelligence qui veut se contenter de sa propre lumière au lieu de comprendre que ce qu'il y a de plus intelligent, c'est de reconnaître ce que l'on est, ses limites, et sa dépendance à l'égard du Créateur, pour mettre son intelligence au service de l'amour. Et d'autre part, s'il accepte, s'il veut même cette mort pour son Fils bien-aimé, c'est pour nous faire découvrir la puissance de l'amour divin capable de transformer la souffrance, la mort, la tristesse, pour que le cœur de l'homme puisse lui aussi, à la suite du Christ, vivre de cette même victoire d'amour. Ainsi, à la Croix, tout est réconcilié, renouvelé dans une alliance d'amour plus intense qu'avant.

C'est cette sagesse de la Croix, toujours actuelle, que Jésus vient apporter au monde, cette mystérieuse sagesse qui demeure folie et scandale¹ pour l'intelligence humaine. Elle est, en effet, étonnante, car Dieu aurait pu faire qu'ayant été sauvés par le mystère de la Croix du Christ, nous puissions retourner au paradis terrestre ; que Jésus eût été le seul à souffrir de la Croix. Affranchis de ce qui nous a valu la mort, nous aurions pu l'être aussi de la mort elle-même. Cette tentation de messianisme temporel qui a toujours existé reprend aujourd'hui une très grande force : on accepte un Christ libérateur venu nous réconcilier, par sa mort, avec le Père, et nous rétablir dans une harmonie de joie, de réussite, d'amour fraternel, de gloire. Nous aimerions que Dieu ait choisi de nous sauver de cette manière, et cela nous paraîtrait même bien plus intelligent que ce que l'on peut voir. Car nous constatons que la Croix du Christ n'a pas apporté la paix, la joie, et n'a pas supprimé la mort. Le Christ semble n'avoir même pas pu sauver ses apôtres de la mort. À vue humaine, l'échec est total. On voudrait donc gommer toute une partie du message des Évangiles pour découvrir un Messie qui, avec la toute-puissance du Père, non seulement guérisse les malades mais par sa mort restaure l'humanité dans un nouvel état, pleinement libéré de la souffrance et de la mort. Cette nostalgie profonde qui est dans le cœur de l'homme remonte d'ailleurs à nos premiers parents, car avant le péché notre nature humaine a

1. Voir 1 Co 1, 18-31.

POSTFACE

connu cet état. Or la guérison apportée par le Christ est d'abord une guérison spirituelle du pardon. Elle peut avoir des effets psychosomatiques de délivrance et de bien-être humain, mais là n'est pas sa fin propre. Autrement dit, si la prière chrétienne se donne pour seule fin la guérison physique ou psychique, elle subvertit son ordre vers l'adoration en utilisant la grâce de Dieu à des fins humaines.

Si donc Dieu a voulu que les souffrances et la mort du Christ ne suppriment pas notre mort et nos souffrances, s'il a voulu que la victoire du Christ se réalise au plus intime de notre âme spirituelle, de notre intelligence, de notre volonté, et qu'extérieurement la lutte continue, que le déséquilibre entre notre âme spirituelle et notre corps continue, que le drame humain continue au niveau personnel et politique, si Dieu a voulu cela, c'est parce qu'il nous demande d'être ses amis. Il ne veut pas que nous soyons uniquement des enfants qui reçoivent tout gratuitement, mais des amis qui vivent avec lui ce même mystère pour sauver les hommes. Que nous ne soyons pas seulement sauvés, mais sauveurs avec le Christ, en continuant son mystère. Bien qu'il soit une petite créature, le chrétien se sait convié divinement à vivre le même mystère que le Christ-Dieu, en raison du lien d'amitié qui l'unit à lui. Et donc la victoire de l'amour sur la mort, sur la souffrance et la tristesse que Jésus a vécue dans ses mystères de Passion, et qui éclate et se manifeste pleinement dans le mystère de la Résurrection, Dieu dans sa sagesse veut que nous puissions la vivre en union avec Jésus, en étant un avec lui au plus intime de notre intelligence transformée par la foi, au plus intime de notre volonté transformée par la charité, et qu'ainsi nous puissions continuer pour l'humanité d'aujourd'hui le même mystère.

Comprenons bien que ce n'est pas la souffrance, comme telle, qui est « rédemptrice », mais l'amour que Jésus nous convie à recevoir de lui pour porter cette souffrance en la transformant.

Jésus a donc voulu aller jusque-là pour réhabiliter la dignité de la personne humaine, et même pour la dévoiler dans sa dimension extrême, quasi infinie. S'il nous avait simplement sauvés, il n'aurait pas pleinement réhabilité la dignité humaine, car il nous aurait considérés comme des enfants incapables par eux-mêmes de vivre de cette victoire de l'amour sur la mort, sur la souffrance, sur la tristesse. Toutes les conséquences du péché permettent à l'homme, grâce à Jésus et en lui, d'acquérir une dignité dans l'ordre de l'amour plus grande qu'auparavant. Car il peut être l'ami du Fils bien-aimé du Père, de celui qui à travers son humanité a montré toute la grandeur de l'homme dans l'ordre de l'amour, de la liberté, de la recherche de la vérité. Il a donné à l'homme une intériorité nouvelle beaucoup plus profonde qu'auparavant, puisque celui-ci peut désormais être l'ami de Dieu, de son Créateur, et que, comme tel, il peut faire œuvre commune avec son Créateur, achever l'œuvre que Jésus a réalisée à la Croix, comme l'artiste continue d'achever l'œuvre du Créateur. Le croyant, en s'unissant à la vie du Christ, à ses choix, sait que l'amour

SOUFFRANCE ET DIGNITÉ

s'épanouit dans la joie, mais qu'il va s'épanouir encore plus profondément et plus radicalement dans les souffrances portées dans l'amour et par la mort unie à celle de Jésus. Il sait que par là il va être un avec Jésus et entrer dans une intimité plus profonde avec le Père. Il ne s'agit pas de dire que, dans la foi, la souffrance et la mort vont devenir un bien. Non, la grâce chrétienne respecte pleinement notre nature humaine et pour celle-ci la souffrance reste toujours un mal, et la mort *a fortiori*, mais l'amour du Christ qui nous est donné peut faire que ce mal soit complètement dépassé par un amour victorieux, divin, et que par cette mort, par ces souffrances et ces échecs, le lien avec lui s'approfondisse dans notre cœur, et donc aussi notre identité d'enfant de Dieu, de fils bien-aimé du Père qui nous a tout donné.

Certes, ici sur la terre, la vie chrétienne demeure dans un état embryonnaire, elle s'accomplit dans l'obscurité de la foi et de l'espérance. Mais nous avons la certitude de cette victoire de l'amour puisque Jésus nous a été donné par Dieu pour être celui qui nous sauve pleinement et qui nous prend pour vivre éternellement avec lui. Le Christ est pour nous « la Résurrection¹ », notre résurrection, et toutes les souffrances de la terre prendront leur signification plénière dans cette résurrection d'amour où tout sera transformé par l'amour. Il est vrai que le chrétien demeure sur cette terre dans la lutte. Par sa solidarité unique avec le Christ, l'Agneau qui porte l'iniquité du monde, il connaît même le drame humain à une profondeur plus grande que les autres. Il en est conscient, mais il sait surtout qu'en souffrant, il porte sa souffrance pour ses frères et pour le salut des hommes, ce qui lui donne d'ailleurs une force étonnante car il est relié à quelqu'un de plus grand que lui ; et, dans sa foi, il a la certitude divine que la souffrance le met dans cette très grande unité avec Jésus, et Jésus crucifié. Il ne s'arrête cependant pas à cette souffrance : elle le blesse, elle lui est souvent insupportable, il peut même en être comme annihilé ; mais, par la grâce du Christ, il descend plus bas, dans un amour plus grand qui porte et enveloppe cette souffrance et qui lui permet de connaître avec lui une joie et une paix très intimes, même si extérieurement la victoire de l'amour ne se manifeste pas, car elle n'est pas toujours visible et l'on ne peut pas juger selon les apparences.

Tel est le propre de la grâce chrétienne et de l'éthique chrétienne qui nous fait comprendre que Jésus nous apporte une intériorité toute nouvelle dans l'ordre de l'amour, une intériorité qui réclame une recherche de vérité et d'amour. Le chrétien doit chercher la vérité et l'amour avec une soif encore plus grande que s'il n'était pas chrétien ; c'est pour cela qu'il est l'ami du médecin qui cherche à soulager la souffrance et du philosophe qui cherche à connaître l'homme. Parce que la grâce de Dieu ne peut s'emparer que de ce qui est humain, le chrétien comprend la nécessité de soulager le mieux possible ceux qui souffrent, pour que leur souff-

1. Jn 11, 25.

POSTFACE

France puisse être vécue humainement, car Dieu ne veut pas qu'elle l'emporte sur l'amour. Mais le chrétien sait aussi que s'il est en face d'un croyant qui vit du Christ, il y a en lui une force nouvelle qui lui permettra, de manière à la fois héroïque et très simple, de porter la souffrance dans l'amour, pour achever « dans sa chair ce qui manque aux épreuves du Christ, pour son Corps, qui est l'Église¹ ». Par là, il pourra mourir en offrant sa vie ; ce ne sera plus sa mort mais celle de Jésus en lui, ce ne seront plus ses souffrances à lui mais celles du Christ en lui. La grâce chrétienne réclame, de fait, une coopération unique du corps : instrument du péché, le corps va devenir par le Christ, en exprimant le plus grand amour, instrument de gloire ; mais il faut que ce corps ait été labouré par la souffrance.

C'est bien sûr aussi pour que soient libérés et approfondis les liens d'amour fraternel et de charité entre les hommes que Dieu a voulu nous sauver de cette manière, par le moyen qui permette la communication maximale de l'amour. Car la fragilité de l'autre appelle l'amour, un amour toujours plus grand. Ainsi, le Christ invite tout homme, et particulièrement le médecin, à être à sa suite le bon Samaritain qui se donne sans compter pour venir en aide à ses frères, auxquels lui-même a choisi de s'identifier². Et c'est en mourant qu'il nous donne Marie sa mère, dans son mystère de compassion, pour que nous puissions avec elle accompagner jusqu'à la fin ceux qui souffrent.

Cette voie étroite est une voie royale dans l'ordre de l'amour, car c'est l'amour du Christ qui transforme tout. Celui-ci n'est pas venu supprimer la souffrance ; il n'a même pas voulu en dévoiler pleinement le mystère, il l'a prise sur lui et l'a remplie de sa présence.

Je comprends très bien que, pour un pur scientifique, ce regard chrétien sur la mort, la souffrance, l'échec, demeure difficile à saisir. Il est vrai que c'est un mystère inscrit dans ce qu'il y a de plus personnel en notre cœur et en notre intelligence d'homme - et le chrétien en est parfaitement conscient - ; mais ce mystère, qui est celui du Christ Fils bien-aimé du Père et notre Sauveur, ne détruit rien de ce qu'il y a d'humain en nous, du point de vue de la vérité, de l'amour, de la générosité, de la compassion. Il permet cependant à l'homme d'aller plus loin, d'atteindre quelque chose de nouveau, d'être plus homme ; et cela est particulièrement net lorsqu'il s'agit d'entrevoir ce que sont la souffrance et la mort de la personne humaine, et quelle est sa dignité.

1. Voir Col 1, 24. Comprenons qu'il ne peut rien manquer en perfection, en intensité d'amour, à la passion du Christ. Ce n'est qu'en extension que cette œuvre peut être complétée car, glorifié, le Christ ne peut plus désormais souffrir que par ceux qui, en vivant par lui et pour lui, sont comme ses membres.

2. Voir Mt 25, 31-45.